

entrées libres

RENCONTRE

Véronique GALLO

Un pas de plus pour Prof'Essor !



DOSSIER

Du singulier au pluriel À l'école du bien commun

ÉDITO	3
• Citoyenneté et tradition chrétienne de l'éducation	
DES SOUCIS ET DES HOMMES	4
• EPC L'enseignement catholique n'est pas en reste !	
ENTREZ, C'EST OUVERT !	6
• La victoire de l'humilité • 100 ans en pédalant !	
ILS EN PARLENT ENCORE...	8
• Véronique GALLO Il y a plein d'univers en moi !	
ÉTUDIANT, MAIS PAS SEULEMENT	10
• Elliot VAN STRYDONCK, médaille d'argent en hockey aux JO	
DOSSIER	
• Université d'été : Du singulier au pluriel À l'école du bien commun	
ATMOSPHÈRE	11
• Couvrez ce singulier que je ne saurais voir...	
ZOOM	12
• Un pas de plus pour Prof'Essor !	
AVIS DE RECHERCHE	14
• Handicap et citoyenneté	
SERVICE COMPRIS	16
• Projet Entr'apprendre • Formation en déficiences sensorielles • À vos agendas ! • Cantines • Concours théâtre	
ENTRÉES LIVRES	17
• Espace Nord ■ Concours • Accueil extrascolaire : tout sauf évident ! • Sommes-nous véritablement sortis du religieux ?	
HUME(O)UR	20
• Souvenir de vacances	



ILS EN PARLENT ENCORE...

Véronique GALLO
Il y a plein d'univers en moi !



DOSSIER

**Du singulier au pluriel
À l'école du bien commun**



ZOOM

Un pas de plus pour Prof'Essor !

entrées libres

Septembre 2016 / N°111 / 12^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue
de l'Enseignement catholique
en Communautés francophone
et germanophone de Belgique.

www.entrees-libres.be
redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable
Conrad van de WERVE (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Secrétariat et abonnements

Nadine VAN DAMME (02 256 70 37)
nadine.vandamme@segec.be

Création graphique

PAF!

Mise en page et illustrations

Anne HOOGSTOEL

Membres du comité de rédaction

Elise BOUCHELET
Frédéric COCHÉ
Anne COLLET
Jean-Pierre DEGIVES
Vinciane DE KEYSER
Benoit DE WAELE
Régis DUBOIS

Hélène GENEVOIS

Brigitte GERARD
Fabrice GLOGOWSKI
Thierry HULHOVEN
Anne LEBLANC
Patrick LENAERTS
Marie-Noëlle LOVENFOSSE
Bruno MATHELART
Luc MICHEL
Pascale PRIGNON
Guy SELDERSLAGH

Publicité

02 256 70 30

Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Tarifs abonnements

1 an : Belgique : 16€ / Europe : 26€ / Monde : 30€
2 ans : Belgique : 30€ / Europe : 50€ / Monde : 58€

À verser sur le compte n°

BE74 1910 5131 7107 du SeGEC
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles
avec la mention « entrées libres ».

Les articles paraissent sous la responsabilité
de leurs auteurs. Les titres, intertitres et
chapeaux sont de la rédaction.

Textes conformes aux recommandations
orthographiques de 1990.

entrées libres est imprimé sur papier FSC®.

Édito

Citoyenneté et tradition chrétienne de l'éducation



“ Dès cette rentrée 2016-2017, l'ensemble des écoles fondamentales de la FWB sont tenues de mettre en œuvre le nouveau référentiel de compétences relatif à l'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté (EPC). Il s'agit de développer chez les élèves une pensée critique et autonome, de les amener à se connaître eux-mêmes et à s'ouvrir aux autres. Il y a lieu également de les amener progressivement à s'engager en tant que citoyens dans une perspective d'égalité en droits et en dignité.

Depuis plus de 20 ans, l'éducation à la citoyenneté est une mission générale de l'école, une préoccupation « transversale » à rencontrer au sein des différents cours et activités scolaires. Le débat qui a traversé toute l'année scolaire passée s'est centré sur le fait de savoir si la citoyenneté pouvait devenir une discipline scolaire « comme une autre », si elle pouvait s'enseigner « pour elle-même » ou si, au contraire, l'impératif contemporain de la citoyenneté ne serait pas mieux rencontré en étant adossé à d'autres savoirs et apprentissages.

Le choix de l'enseignement catholique a été de dispenser cette éducation à la philosophie et à la citoyenneté en l'articulant avec l'enseignement des disciplines : langue française, formation mathématique, éveil, religion, éducation artistique, etc. Ce choix a été dicté par l'évidence pédagogique de la complémentarité entre les compétences de cette éducation et l'approche disciplinaire. En effet, les disciplines constituent une base pour l'éducation à la philosophie et à la citoyenneté ; et en retour, l'EPC enrichit les approches disciplinaires. On a appris récemment que l'enseignement flamand vient, pour l'ensemble de ses écoles, de faire le même choix.

L'ambition de l'enseignement catholique est de conjuguer une tradition éducative référée au christianisme avec les exigences contemporaines de la citoyenneté. Il n'y a pas de contradiction entre ces deux références, mais au contraire, un renforcement de l'une par l'autre au service d'un humanisme pour notre temps. Comme le suggère Olivier ROY¹, la disjonction entre les religions et les cultures qui les ont vues naître ou dans lesquelles elles sont censées s'intégrer explique la plupart des phénomènes religieux déviants qu'on peut observer aujourd'hui, comme le djihadisme. À l'inverse, (ré)articuler les cultures et leurs références convictionnelles constitue assurément un enjeu pour l'école du 21^e siècle. ■

1. Olivier ROY, *La Sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Éditions du Seuil, coll. Points, 2008

Étienne MICHEL

Directeur général du SeGEC

13 septembre 2016

EPC

L'enseignement catholique n'est pas en reste !

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

L'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté (EPC) entre en vigueur en ce mois d'octobre dans l'enseignement primaire. Objet d'un cours à part entière dans l'officiel, elle sera prise en compte de manière transversale dans notre réseau. Anne WILMOT, Secrétaire générale adjointe de la FédEFOC, explique ce qu'il en sera dans le fondamental.

L'EPC n'est pas vraiment une nouveauté pour notre enseignement fondamental...

Anne WILMOT : Cette préoccupation était déjà prise en compte de manière sous-jacente, ne serait-ce que dans la manière de répondre aux injonctions du décret « Missions » relatives au fait d'aider nos élèves à s'épanouir et à devenir des citoyens à part entière. Un tas d'activités, de réflexions, d'approches étaient déjà menées dans les classes dans cette optique, mais entre ce que l'on fait de manière intuitive et ce qui se fait de manière consciencisée et systématisée, il y a une marge...

À l'occasion de la réécriture de nos programmes et suite à l'écriture d'un nouveau référentiel « socles de compétences » concernant l'EPC et précisant une série d'attendus, nous avons décidé de traiter la question de manière explicite, au travers de toutes les disciplines, et notamment dans le programme d'éveil (voir p. 5). Le vivre ensemble est mis à mal, et il est plus urgent que jamais de le travailler avec les élèves !

Concrètement, comment va-t-on tenir compte de ces attendus ?

AW : Dans notre réseau, l'EPC ne fera pas l'objet d'un cours à part entière. La prise en compte des dix attendus du référentiel se fera au travers de l'ensemble des disciplines. Nous avons identifié des savoirs et des savoir-faire depuis l'école maternelle jusqu'à la fin du primaire, avec ce que nous appelons des points d'appui possibles dans la discipline concernée.

Un exemple ?

AW : Il est prévu, dans le référentiel « philosophie-citoyenneté », que les enfants de 2^e primaire puissent s'appuyer sur des

Mise en œuvre du référentiel interréseaux d'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté

Enseignement officiel et libre non confessionnel	Enseignement catholique
Un cours d'éducation à la philosophie et à la citoyenneté <i>en substitution d'une ou deux heures de religion ou de morale</i>	Une vision intégrée de la citoyenneté et une déclinaison des compétences spécifiques d'éducation à la philosophie et à la citoyenneté <i>dans les programmes de cours existants</i>

critères pour être à même d'évaluer une situation et aboutir à une prise de position. La consigne que nous donnons à nos enseignants, c'est en résumé : faites en sorte que l'enfant puisse exprimer une opinion personnelle relative à une situation déterminée. Autrement dit, l'enfant devra apprendre, avec l'aide de l'enseignant, à distinguer l'acte observé de la personne qui l'a posé. Si deux enfants se bagarrent dans la cour, il est important d'aider nos élèves à comprendre qu'ils font preuve d'un comportement inacceptable, mais qu'ils ne sont pas pour autant de mauvaises personnes. Leur comportement peut être accidentel et résulter d'une cause qu'on doit prendre le temps de décortiquer. Il est important de faire réfléchir les enfants là-dessus.

Le vivre ensemble dépasse évidemment le cadre de l'école...

AW : Bien sûr ! Les enfants sont appelés à devenir citoyens du monde. Plusieurs attendus relatifs à l'EPC concernent la pluralité des valeurs, des cultures et des convictions. Le monde est un village, et dans nos écoles, nous accueillons des élèves de tous milieux culturels, de diverses origines ethniques, de toutes convictions. Chacun d'entre eux a le droit d'être accueilli et de trouver sa place

dans l'école. Nous avons travaillé cela en prenant appui sur des savoir-faire et des savoirs identifiés, notamment en géographie. Cette discipline permet de découvrir divers endroits du monde où le climat, les sociétés, les manières de vivre sont parfois très différents des nôtres. Il est important que nos élèves apprennent à se découvrir mutuellement et à accepter que l'autre soit différent d'eux. En histoire, avec les élèves de 6^e, on va aborder tous les points relatifs à la démocratie, tout ce qui touche d'une manière générale l'organisation d'une société. Il est important d'avoir une lecture de ce qui se passe au fil du temps, de l'évolution d'un pays ou d'un peuple.

Devenir citoyen, ce n'est pas quelque chose que l'on apprend d'un claquement de doigts. Quand on voit ce qui vient de se passer dernièrement en Grande-Bretagne, tous ces gens qui ont voté en faveur du Brexit et qui, juste après la publication des résultats, commencent à s'informer, prennent conscience de ce qui les attend et voudraient faire marche arrière ! Avant de prendre position, il faut avoir une forme de connaissance, être informé. La citoyenneté renaitra dans notre société si, dès la plus jeune enfance dans nos classes, on peut considérer cette ouverture sur le monde, cette lecture du monde qui aidera à une prise de

conscience pour un retour à une collectivité autrement réfléchie.

Dans cette optique, si elle veut montrer ce qu'est la démocratie, l'école peut-elle faire l'économie d'un fonctionnement réellement démocratique en son sein ?

AW : Il est important de se rappeler qu'enseigner, ce n'est pas colporter des principes non vécus, non construits. Si on veut construire une citoyenneté positive, l'idée n'est pas d'endoctriner les élèves, mais d'avoir le souci de leur apporter une information saine et valide et de leur apprendre à regarder ce monde de façon citoyenne. Mais si on ne leur donne pas l'exemple en mettant réellement en œuvre ces beaux principes, si on ne témoigne pas soi-même de ce respect des valeurs, de cette préoccupation citoyenne, on n'ira pas bien loin ! On ne trompe pas les élèves. Ils voient très vite à qui ils ont affaire, et ils sentent tout de suite s'il y a un manque de cohérence entre le discours et les actes. On a tous intérêt à s'ouvrir à la différence et à apprendre les uns des autres. Il y a là un fameux chantier, si nous voulons que le monde reste vivable... ■

.....
I. Fédération de l'Enseignement fondamental catholique



Photo : François TEFNIN

Éveil : un programme flambant neuf

Après les maths et la langue française, le **nouveau programme d'éveil** s'inscrit dans le projet de la FédEFOC de revoir l'ensemble des programmes disciplinaires. Il couvre la totalité des disciplines reprises sous cette appellation (formation historique et géographique, initiation scientifique, éducation par la technologie), mais on y trouve aussi une approche de l'éducation aux médias. Il sera disponible début novembre. Le programme d'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté sera, lui, livré dans les écoles à la fin du mois de septembre.

« Notre volonté, annoncée dès le début du processus, rappelle Anne WILMOT, était de revoir tous les programmes disciplinaires en veillant à procurer à nos équipes éducatives un outil de clarification et de planification qui respecte toujours la même architecture. » On y retrouve donc la même structure porteuse, avec des tableaux de mise en perspective des attendus qui permettent à chaque enseignant, quel que soit le niveau d'études où il enseigne, de s'informer sur ce qui se passe en amont et en aval. La présentation, attendu par attendu, avec une mise en mots voulue explicite, vise à rendre transparente la continuité, depuis la maternelle jusqu'à la fin de l'enseignement fondamental. « Avec des experts des diverses disciplines concernées, reprend A. WILMOT, nous avons planté très précisément le décor des exigences à faire valoir en formation géographique et historique, ainsi qu'en initiation scientifique, principalement. C'était important pour nous d'avoir leur regard et un apport d'exactitude relatif au contenu disciplinaire. »

Le travail s'est ensuite poursuivi discipline par discipline. Dans le programme, l'approche de chacune d'entre elles est entamée par un questionnement, point de départ de la recherche à effectuer en fonction d'un objectif clairement précisé dans tous les supports imaginables, pour rassembler toutes les informations utiles. Elle se poursuit par une étape de structuration, de validation, pour que les enfants puissent construire des connaissances et chausser les lunettes de l'historien, du géographe, du scientifique, du futur expert en technologie de façon avisée, pour lire le monde avec un esprit critique et se donner une place de citoyen de manière réfléchie et fondée. **MNL**

La victoire de l'humilité

Brigitte GERARD

« Inoubliable », « formidable », « extraordinaire »... ! **Vincent ROUSSEAU**, professeur de français à l'Institut Saint-Ferdinand de Jemappes¹, ne tarit pas d'éloges à propos de la performance de Jayad, un de ses élèves de rhéto qui a, en mars dernier, remporté haut la main un concours d'éloquence.

« Jayad m'a fait vivre un des plus beaux moments de ma carrière », s'enthousiasme V. ROUSSEAU, professeur de français en 4^e, 5^e et 6^e années. La victoire de ce jeune de 18 ans au prestigieux concours d'éloquence organisé chaque année par le Club de Richelieu pour les élèves de rhéto de la région de Mons a, en effet, bouleversé son professeur. Neuf élèves de cinq écoles se sont affrontés lors de ces joutes verbales, parmi lesquels Jayad, seul candidat de l'Institut Saint-Ferdinand, où les élèves se lancent dans ce concours sur base volontaire.

Le principe de l'épreuve ? Le matin, les participants choisissent entre cinq citations et préparent leur sujet dans une bibliothèque montoise. Ensuite ils mangent ensemble, et le concours débute à 14h. L'ordre de passage est tiré au sort et les candidats ont 10 minutes pour s'exprimer, ainsi que 3-4 minutes de questions de la part du jury.

« Parmi les cinq citations, explique V. ROUSSEAU, notre élève a choisi la plus courte, qui vient de Ghandi : « Le monde est fatigué de la haine ». Dans certaines écoles, les jeunes se préparent parfois pendant plusieurs semaines pour le concours, mais de mon côté, je me suis contenté d'expliquer à Jayad comment cela se passerait et de lui donner quelques conseils. Notamment, de bien remettre la citation dans le contexte, de soigner son français. En fait, tous les exercices préparatoires à la dissertation peuvent aider, de même que les exercices de controverse, qui font appel à des techniques d'argumentation. Ici, Jayad a d'abord parlé de l'époque de Gandhi, puis s'est demandé si le monde était fatigué de la haine aujourd'hui, en donnant des éléments de réponse positifs et négatifs... Par exemple, en disant que le monde l'est sans doute, mais qu'il ne le montre pas !

Le président du jury lui a aussi demandé de parler du côté moins pacifique de Gandhi, et il a très bien répondu ! »

Mérité

Plusieurs camarades de classe de Jayad étaient présents dans le public pour le soutenir. Et ils ont eu raison de faire le déplacement, car ils ont pu assister à la victoire de leur copain, après une performance remarquable et remarquable.

« Ce jeune homme vient de la cité de Cuesmes, et est arrivé là en toute humilité, souligne son professeur. Sa victoire a été un moment formidable, car il était tellement différent des autres au niveau de sa présentation. C'est le seul qui a précisé, en commençant, qu'il était fier de participer à ce concours, et plus particulièrement de représenter les couleurs de son école. J'ai ressenti très fort son attachement pour son école, qui est en encadrement différencié et qui essaie de le sortir de son milieu. Il

n'était pas trop stressé, et je me disais qu'il méritait d'être dans les trois premiers. Quand on a annoncé qu'il avait gagné, cela a été un moment inoubliable ! D'autres candidats étaient bons, mais chez lui, on sentait que cela venait du cœur. D'ailleurs, certains membres du jury disent avoir tout de suite su qu'il serait le gagnant... Il a sans doute une forme de charisme, il parvient à captiver l'attention. »

Cerise sur le gâteau, les candidats sont tous repartis avec une série de livres et un montant de 50 EUR... Le gagnant ayant même droit à une somme de 300 EUR !

À l'occasion des Journées portes ouvertes de son école, Jayad a pu raconter son expérience. « Cela a été extraordinaire, il l'a racontée de tout son cœur, tout le monde était pendu à ses lèvres ! » ■

1. www.saint-ferdinand.be



Photo : Emmanuel MERCIER

100 ans en pédalant !

Brigitte GERARD

L'Institut Don Bosco de Verviers¹ a fêté cette année ses 100 ans. La direction et les enseignants ont souhaité marquer le coup, et une idée a germé peu à peu : se lancer, avec un groupe d'élèves, dans un voyage à vélo reliant Verviers à Turin, lieu de naissance du fondateur des écoles salésiennes.

« L'idée était d'aller au plus près des origines de notre école, explique **Laurent ROSA**, professeur de maçonnerie et l'un des instigateurs du projet. Une année, un de mes collègues avait fait Liège-Saint-Jacques de Compostelle en courant. À l'approche du centenaire de l'école, en juin 2015, j'ai évoqué l'idée de faire de même, mais jusqu'à Turin. Mes collègues étant enthousiastes mais pas chauds à l'idée de courir, on a donc plutôt opté pour le vélo ! »

La décision prise, L. ROSA a formé une équipe de quelques collègues motivés, et des élèves ont pu se porter volontaire pour participer à ce défi sportif : « La proposition de voyage a été introduite auprès des élèves de 5^e année, et seize d'entre eux se sont engagés dans ce projet un peu fou ! Tous des garçons car nos sections ne sont pas mixtes, mais de différentes formes d'enseignement : transition, technique et professionnel. »

Se lancer dans une épopée de 1080 km à vélo, cela ne s'improvise pas, et dès le mois de septembre, les entraînements se sont succédé : « On s'entraînait le mercredi après-midi et certains dimanches matin. Cela nous a permis de renforcer la cohésion du groupe. Certains étaient déjà dans des clubs de cyclisme, tandis que d'autres n'avaient pas de vélo ! Ils ont tous mordu sur leur chique, et nous les avons vus progresser au fil du temps. » Il a fallu aussi se procurer des vélos pour ceux qui n'en avaient pas, et les enseignants se sont débrouillés pour autofinancer le projet en organisant des activités, des repas et en associant les parents.

Une aventure humaine

Enfin, le lundi 11 avril, élèves et accompagnateurs se sont lancés ensemble dans ce voyage en cinq étapes pour Turin :



« Les jeunes ont été répartis en trois groupes. Chacun d'entre eux roulait pendant deux heures et était ensuite relayé par le suivant, pour arriver à un total de 160-200 km effectués sur une journée. Nous avions trois camionnettes avec des remorques pour amener tout le monde à l'étape suivante. » C'est à Metz, Vesoul, Lyon et Bourg-d'Oisans que les élèves ont pu recharger leurs batteries avant l'arrivée à Turin, le vendredi à 19h.

« Le voyage s'est déroulé quasi sans encombre : juste quatre pneus crevés et deux chutes, mais sans gravité ! Nous sommes restés le samedi à Turin, où on a visité la maison natale de Don Bosco, pour s'imprégner au mieux de son esprit. L'objectif était tout de même de fêter les 100 ans de l'école, ainsi que les 200 ans de Don Bosco ! On voulait que les élèves se rendent compte que ce n'est pas une école comme une autre, qu'on fait partie d'une communauté. »

Tout ce petit monde a finalement repris

la route le samedi soir, pour rouler de nuit et arriver en Belgique le dimanche matin... « Et le lundi, tout le monde est remonté sur son vélo, pour mettre en scène une arrivée dans la cour et être accueillis par toute l'école ! »

Une belle conclusion pour une fabuleuse aventure humaine... « On avait dit aux élèves qu'il y aurait des moments difficiles, qu'il faudrait se surpasser, mais qu'on était tous embarqués dans la même galère, que le but était d'y arriver. Et quelque chose s'est vraiment passé dans ce groupe. Je ne sais pas si c'est l'esprit de Don Bosco, mais les élèves ont été impeccables, tous étaient solidaires. Certains ont eu mal aux jambes, mais personne ne s'est plaint. Et au bout, ils étaient tous fiers d'eux et heureux ! Les relations entre élèves et enseignants ont aussi évolué, ça nous a rapprochés... On a vécu des moments magiques ! » ■

1. www.donboscoverviers.be

Véronique GALLO

Il y a plein d'univers en moi !

Brigitte GERARD

La patience finit toujours par payer ! Dans le cas de **Véronique GALLO**, c'est on ne peut plus vrai. Rêvant des planches depuis toute petite, elle s'est longtemps contentée de celles de la classe avant de s'inventer en personnage de « one woman show », mais pas seulement : seule en scène, actrice de théâtre, héroïne de capsules vidéo mais aussi auteure de roman, V. GALLO a plus d'une corde à son arc !

Quel a été votre parcours scolaire ?

Véronique GALLO : J'ai adoré l'école ! En secondaire, j'étais en latin-maths, mais j'étais plutôt une littéraire. Il n'y avait pas de cours artistiques, mais j'ai suivi des cours de théâtre, de danse et de piano à l'Académie. À partir de la 4^e secondaire, j'ai participé à une troupe de théâtre, où je me sentais comme un poisson dans l'eau ! Après les secondaires, je suis partie un an aux États-Unis et à mon retour, je me suis inscrite en romanes car j'aimais beaucoup la lecture, la littérature, l'écriture. J'aurais voulu faire le conservatoire de théâtre, mais ma famille m'a fait comprendre qu'il fallait passer par des études sérieuses avant de faire la saltimbanque ! Je n'étais alors pas très rebelle et n'ai donc pas lutté. Mon parcours a été plutôt rectiligne, sans difficulté. Et à la sortie des romanes, je me suis retrouvée enseignante au Collège Sainte-Croix et Notre-Dame d'Hannut. J'y ai enseigné le français et les sciences sociales pendant 10 ans, et j'ai adoré ça !

Vous avez toujours eu cette envie de monter sur scène ?

VG : Oui, j'ai toujours voulu écrire et raconter devant les autres... J'écrivais déjà des petits textes à 7-8 ans. C'était une évidence, mais ma famille n'était pas du tout là-dedans. Mon père travaillait dans le secteur bancaire, ma mère était kinésithérapeute, et ils ne lisaient pas beaucoup. Je n'ai pas eu l'impression d'être freinée dans mes goûts, mais cela me semblait être en dehors d'une vie réelle.

Mon père ne cessait de me répéter qu'il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus, que ce n'était pas raisonnable... J'avais ce besoin de m'exprimer alors que dans la famille de mon père, issue d'immigrés italiens, on ne parlait pas du tout, on ne pouvait pas dire ses émotions.

Comment êtes-vous passée un jour à autre chose que l'enseignement ?

VG : C'est venu progressivement. Mon père est décédé à 54 ans en 2003, et cela m'a ébranlée. J'ai pris conscience que la vie était courte, et je me suis rendu compte que j'étais très bien là où j'étais mais que si je ne faisais pas quelque chose, j'allais m'éteindre. J'adorais être en classe, mais je commençais à ne plus supporter l'envers du décor scolaire, les réunions, les bulletins... À l'école, j'ai mis en place des activités de théâtre pour les élèves, et ça a réveillé ma propre envie.

En 2006, je me suis décidée à me former à la pratique théâtrale et pendant six ans, j'ai participé à des stages chaque été en Suisse. J'y ai beaucoup appris, c'est là que j'ai découvert le « seul en scène », qui a été une révélation. Je suis née là-bas !

Je me suis aussi lancée en 2006 dans l'écriture de mon premier spectacle, « *On ne me l'avait pas dit* ». J'ai eu la chance de pouvoir me produire pendant deux semaines à La Samaritaine à Bruxelles et, autre coup de bol, le premier jour, une critique du *Soir* était dans la salle et m'a ensuite mis 3 étoiles... Cela a tout déclenché ! J'ai ensuite diminué petit à petit mes heures d'enseignement, pour arrêter complètement en 2012.

Quel est votre thème de prédilection ?

VG : La femme est au centre de mon écriture, plus particulièrement au sein de la famille. Les relations m'intéressent beaucoup, dans le couple, entre parents et enfants, frères et sœurs... Pour le moment, j'ai présenté trois spectacles seule en

scène. Et l'année passée, je me suis lancée dans la confection de capsules vidéo diffusées sur mon site internet, que j'intitule « *Vie de mère* » et qui suivent le quotidien des mamans. Ce qui est chouette, c'est que c'est très libre ! Suite à ces capsules, je reçois du courrier, des messages quasi tous les jours. À bientôt 40 ans, je ne suis plus du tout la même que celle que j'étais à 23 ans, quand j'ai eu mon premier enfant. J'ai été très anxieuse, j'ai vu une psy pendant très longtemps. Le personnage de « *Vie de mère* », c'est à la fois moi et plus du tout moi !

Et vous avez aussi écrit un livre...

VG : Oui, c'est encore autre chose ! *Tout ce silence* est un livre que j'avais besoin d'écrire, qui raconte le parcours de ma grand-mère italienne, immigrée et Témoin



Carte d'identité

NOM : GALLO

Prénom : Véronique

Profession : auteure, comédienne, écrivaine

Signe particulier : a fait un détour par l'enseignement avant de devenir saltimbanque...

Que pensez-vous de la place du domaine artistique à l'école ?

VG : Il n'y est pas assez présent ! Au niveau de l'école, je suis influencée par l'année que j'ai passée aux États-Unis. L'école américaine permet à tout enfant de trouver ce qui l'épanouit vraiment. Ce sont des cours à la carte, avec aussi bien des élèves qui iront à Harvard que d'autres qui feront la menuiserie. En Belgique, je trouve qu'il n'y a pas assez de choix, et c'est encore très segmenté. Le problème, c'est qu'on n'apprend pas aux enfants à trouver qui ils sont. Il y a de la place pour tout le monde, pour tous les types de métiers, et il n'y en a pas un qui est moins bien qu'un autre.

Quel message auriez-vous envie de transmettre à la jeunesse ?

VG : Que tout est possible, qu'il faut rêver, et rêver grand ! Et puis, la vie, c'est le changement, la remise en question, ce n'est pas l'habitude... À partir du moment où on sait que de toute façon, le changement va arriver, quel qu'il soit, imposé ou non, il faut accepter de s'adapter, tout en restant qui on est. Il faut suivre son intuition, en fait. On a tous une petite voix, et je pense qu'elle sait très bien qui on est. Plus on s'y connecte et on est guidé par elle, plus c'est juste !

Quels sont vos projets ?

VG : Je pars en tournée jusqu'en février avec Catherine DECROLIÉ et Jean-François BREUER, avec ma pièce de théâtre « *Chacun sa place* », sur les relations entre frères et sœurs. Mais ici, je suis surtout en train de préparer le spectacle « *Vie de mère* », qui sera mon nouveau « one woman show ». Avec les capsules, j'ai gagné un concours à Marseille en septembre 2015 et j'y ai rencontré Kev ADAMS, qui présidait le jury, ainsi que sa production. Cela a été une rencontre magnifique. J'ai maintenant un projet avec eux... Moi qui ai toujours rêvé de Paris, c'est en train de se concrétiser ! ■

Informations, agenda, capsules « Vie de mère » :

www.veroniquegallo.com

www.facebook.com/VeroniqueGallo.Officiel

VeroniqueGallo.Officiel

de Jéhovah. Ce rapport à la spiritualité m'interpelle et m'intéressait. Le livre a bien fonctionné. J'ai aujourd'hui encore deux romans dans un tiroir, que je n'ai pas encore essayé de publier... Il y a plein d'univers en moi et pour le moment, je me concentre sur la partie humour.

Comment développe-t-on sa créativité quand on est artiste ?

VG : C'est un peu comme une gymnastique. Il y a un don à la base, pour lequel on n'a aucun mérite. Mais après, ce n'est que du travail. Pendant des années, j'étais tributaire de mon inspiration. Du coup, cela générait l'angoisse de la page blanche. Maintenant, j'ai compris que c'est un réel travail, une mise en route, quelque chose qu'on déclenche, en observant autour de soi ce qui se passe

dans la société. Dès lors, même si je n'ai pas d'idée, il suffit de me mettre à mon bureau, de me concentrer, et ça vient !

Avez-vous connu des difficultés pendant votre parcours ?

VG : Ce métier est très insécurisant, parce qu'on ne sait pas de quoi demain sera fait. En cherchant un coach professionnel, je suis tombée sur un moine zen, avec lequel j'ai travaillé pendant un an et demi. Il m'a beaucoup appris, notamment sur le lâcher prise, sur le fait de mettre son énergie dans des actions qui peuvent faire bouger les choses, et ne pas en perdre si on ne sait rien changer. Je dirais que c'est ma plus belle rencontre, qui a fondamentalement changé ma vie, qui a eu un impact incroyable sur mon bien-être.

Elliot VAN STRYDONCK, médaille d'argent en hockey aux JO

Interview : Conrad van de WERVE - Texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Concilier sport et études n'est pas de tout repos. Mais quand on est un sportif de haut niveau dans l'enseignement supérieur, l'exercice devient particulièrement périlleux ! Sauf si, comme l'EPHEC¹, votre établissement s'efforce de vous soutenir. C'est ce qu'explique **Elliot VAN STRYDONCK**, membre des Red Lions.

Vous avez remporté la médaille d'argent aux Jeux olympiques, le 19 août dernier. Ce n'était pas vraiment le scénario de départ...

Elliot VAN STRYDONCK : Ce n'était effectivement pas le scénario attendu ! Notre équipe faisait preuve de beaucoup de qualités, mais après avoir gagné une médaille d'argent en Coupe d'Europe en 2013, on n'arrivait plus à atteindre le top 3 dans des tournois importants. Quand nous sommes arrivés aux JO, on rêvait évidemment d'une médaille, mais ce n'était pas sûr du tout qu'on puisse y parvenir ! Tout s'est mis en place étape par étape, en améliorant notre jeu match après match.

Six joueurs de l'équipe sont ou ont été étudiants à l'EPHEC. Comment est-il possible, pour un sportif de haut niveau, de combiner sport et études ?

EVS : Ce n'est vraiment pas facile ! C'est un débat qu'on devrait relancer. En Belgique, peu de choses sont faites pour faciliter le parcours d'un sportif de haut niveau, que ce soit à l'école ou dans l'entreprise, comme c'est le cas aux Pays-Bas, par exemple. Je suis allé jouer deux saisons là-bas, et j'ai vu la différence. Et les résultats sont là : ils ont obtenu 17 médailles olympiques, et la Belgique 6 ! En ce qui me concerne, j'ai eu de la chance,

au Collège Cardinal Mercier d'abord, où j'ai pu pratiquer mon sport à un haut niveau ; à l'EPHEC ensuite, dont je suis sorti en 2010 avec un diplôme de marketing.

Précisément, à l'EPHEC, vous avez pu bénéficier de facilités...

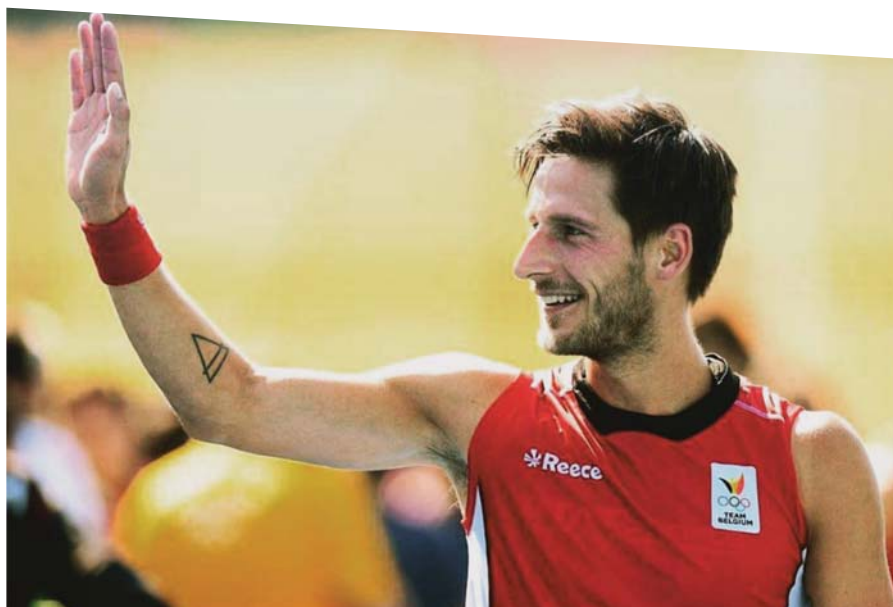
EVS : J'étais à ce moment-là en équipe nationale « espoirs » et j'ai pu, par exemple, quand j'allais à un tournoi, passer des examens à une période différente des autres. J'ai aussi eu la possibilité de ne pas assister à certains cours, pour aller à des entraînements. Je suis évidemment favorable à ce type d'initiative. Grâce à l'EPHEC, nous sommes six de l'équipe à avoir pu combiner études et sport de haut niveau. À l'heure actuelle, il est indispensable, pour un jeune qui a un grand potentiel sportif et qui veut gagner sa vie, d'avoir un diplôme en poche.

D'une manière générale, pensez-vous que l'école – je parle ici de l'enseignement primaire et secondaire – n'en fait pas suffisamment pour promouvoir le sport ?

EVS : Oui, clairement ! On pourrait prendre l'exemple des États-Unis ou de la Grande-Bretagne, où le sport à l'école a beaucoup d'importance. Le sport est une vraie école, notamment du respect.

Quel regard portez-vous aujourd'hui, avec le recul, sur votre parcours ?

EVS : Je suis fier de mon parcours, et surtout d'avoir pu concilier sport et études jusqu'à cette médaille olympique dont je rêvais depuis mes 4 ans ! Je voudrais maintenant entrer dans la vie professionnelle : un nouveau challenge est en route ! ■



Elliot VAN STRYDONCK, comme cinq de ses coéquipiers, a été suivi par le programme sportif de l'EPHEC dans le cadre de sa mission de soutien et d'accompagnement des étudiants sportifs de haut niveau (ESHN). Ils bénéficient d'un statut reconnu par le ministre des Sports et peuvent demander des facilités, afin de conjuguer leur double parcours d'étudiant et de sportif. Pour les hockeyeurs, la tâche n'est pas simple, car les programmes sportifs sont très lourds. Les entraînements (à Anvers) se déroulent presque chaque jour de la semaine pendant les heures scolaires, et les compétitions internationales majeures (tournois mondiaux ou européens) ont lieu durant les périodes de session. La direction et les enseignants de l'EPHEC font tout pour leur permettre d'avancer dans leur parcours d'étude, sur base de leur disponibilité et de leurs projets en la matière.

1. École d'enseignement supérieur économique et technique



Université d'été

Du singulier au pluriel

À l'école du bien commun

DYNAMIQUE

Réinventer l'eau chaude en permanence

DIALOGUE INTERRELIGIEUX

Le choc des ignorances...

L'école, lieu d'apprentissage de la culture du débat

Des balises pour réussir

PROJET

Prévenir le harcèlement pour un meilleur vivre ensemble

PRATIQUES

Et vous ?

OUTIL

«Je», «Tu», «Nous» : amorcer le dialogue à partir des affiches de pastorale scolaire

L'école ne peut pas tout. C'est évident. Dans une période troublée, et face aux nombreux défis qui se présentent à elle, l'école ne peut pas, à elle seule, construire une société où il fait mieux vivre, mais elle peut y contribuer grandement !

Lieu de transmission, l'institution scolaire peut être un lieu d'apprentissage du dialogue. Comme l'expliquait si bien le père dominicain **Ignace BERTEN** lors de la douzième Université d'été de l'Enseignement catholique, la culture du dialogue s'apprend. Elle se pratique et s'entretient. Qu'il soit interreligieux ou interculturel, le dialogue peut nous en dire plus sur les autres, mais également sur nous-mêmes ! À ce propos, **Radouane ATTIYA**, assistant à l'ULG et professeur de religion islamique, évoque un choc des ignorances : chrétiens ou musulmans, bien souvent nous ne connaissons plus nos propres racines. R. ATTIYA invite à un dépassement et encourage ce qu'il appelle le dialogue des ignorances.

Et pour que ce dialogue puisse être une réalité à l'école, le philosophe **Michel DUPUIS** mise d'abord sur la diversité au sein des équipes pédagogiques. « *Dans le domaine médical, explique-t-il, on a besoin d'une équipe pluridisciplinaire. C'est profondément vrai à l'école aussi !* » ■

Réinventer l'eau chaude en permanence

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

L'école a pour vocation d'être un lieu de dialogue.

Pour **Michel DUPUIS**, philosophe et professeur d'éthique biomédicale à l'UCL, la diversité au sein des équipes pédagogiques peut être un facteur de succès.

Vous parlez d'une véritable surenchère de la diversité, et vous dites vous méfier des slogans qui encouragent la différence à tout prix...

Michel DUPUIS : Quand je fais le procès d'une forme de diversité, j'espère que je me fais bien comprendre. Je ne suis pas l'avocat du monobloc ou de l'immobilisme. Mais la diversité, ça peut être une forme de chaos, de fragmentation extrême. Pour moi, un changement d'esprit, d'attitude, d'engagement ou de conviction politique est humain quand il respecte une forme de temporalité. Je me demande si certains milieux n'ont pas intérêt à encourager la diversité. Après tout, c'est peut-être simplement une manière d'augmenter les marchés ! Or, il y a des marchés idéologiques comme il y a des marchés commerciaux. Selon moi, la diversité n'est donc pas bonne en elle-même, pas plus d'ailleurs que l'uniformité.

Est-ce à rapprocher de la notion de « consensus mou » ?

MD : On pourrait dire que je suis tout autant opposé à un « consensus mou » – qui fait qu'on est d'accord sans trop savoir sur quoi, dans une forme de fusion un peu régressive – qu'à une espèce de « diversité dure » où, au fond, il faudrait toujours être différent, y compris d'avec soi-même. Ça donne lieu à des pathologies très particulières. Je crois que ce qui est humain, ce qui est bon dans ce sens-là, c'est une dialectique entre ces deux polarités. Il y a une forme de permanence, de stabilité, et une forme d'évaluation, de changement. Et le processus d'identification d'une personne, d'une classe, d'un groupe social ou de l'humanité, c'est une histoire à la fois de permanence et de changement. Mais soyons clair : le risque principal, pour nos sociétés, n'est pas du côté de la diversité. Il est du côté d'une prise de pouvoir, d'une domination par une forme d'intolérance à la différence. Il ne faudrait pas se tromper de lutte !

Vous dites que l'école se trouve au cœur de la question de la diversité. La subit-elle, ou peut-elle s'en servir positivement ?

MD : L'école n'a pas plus de prise, au départ, sur ce phénomène que sur la pluie et le beau temps. Elle reçoit de plein fouet les évolutions de la société. Sa mission consiste à produire de l'éducation, de la connaissance, avec tous ces facteurs impondérables, mais elle doit surtout apprendre à construire une diversité humaine, à reconnaître les choses qui nous unissent et celles qui nous distinguent ou nous séparent, et en faire des lieux de dialogue.

Une de ses missions, c'est l'apprentissage du sens commun, mais elle doit aussi veiller à développer la personnalité de chacun. Est-ce compatible ?

MD : La nature n'est pas si mal faite. Des choses qui nous paraissent opposées, sinon contradictoires, sont probablement des phases, des moments, des saisons, autant que l'hiver et le printemps. L'idée serait d'assurer à la fois une forme de continuité et une capacité de changement. L'expérience nous rappelle qu'associer l'eau et le feu donne de l'eau chaude. Si nous avons cette prétention de former des humains, nous devons tenir compte de cette double dimension.

Si je vous comprends bien, l'école doit (ré)inventer l'eau chaude ?

MD : Je pense qu'effectivement, il s'agit en permanence de réinventer l'eau chaude, avec des éléments qui paraissent contradictoires. La pédagogie reste une science de l'humain. Comme la médecine, elle est amenée à prendre en compte différentes dimensions, et surtout, à identifier les moments critiques où la personne en devenir a plutôt besoin de permanence ou de changement.





De quels outils dispose-t-elle pour y parvenir ?

MD : Un outil majeur, largement sous-estimé peut-être parce qu'un peu nouveau dans l'univers scolaire, c'est la diversité même d'une équipe pédagogique. Vous connaissez ce proverbe africain : « *Il faut tout un village pour éduquer un enfant* ». Dans le domaine médical, pour des soins de santé un peu sophistiqués, on a bien besoin d'une équipe pluridisciplinaire. Ce qui va faire la qualité du traitement, c'est la qualité du travail partagé. Je crois que c'est profondément vrai à l'école aussi.

Au-delà de la compétence disciplinaire des différents acteurs et de leurs capacités déontologiques, j'encourage vivement les responsables d'équipes pédagogiques à miser davantage sur le travail collectif, la capacité de dialogue, la capacité pluridisciplinaire. J'ai vécu une expérience très concrète dans un établissement secondaire, où la direction avait pris conscience d'un fossé entre deux générations d'enseignants entraînant une réelle perte d'énergie, et où nous avons travaillé cette question avec la communauté pédagogique. Il est important que les directions soient attentives à ce type de phénomène. Il ne s'agit pas de juger ou de se plaindre, mais de prendre acte – c'est ce que j'appelle le cadastre – et de voir ce qu'on peut faire, en sachant aussi qu'il y a des éléments sur lesquels on n'a pas prise.

Vous évoquez le danger d'une non-reconnaissance des différences...

MD : La diversité est vraiment une chance, mais si elle n'est pas bien identifiée, reconnue, entretenue, elle devient un danger, voire une pathologie. Combien d'équipes pédagogiques sont malades de leur diversité ? Je ne dis pas aux profs qu'ils doivent être exceptionnels, je leur dis : quand vous travaillez véritablement en équipe, non seulement ça fait partie de vos missions, mais c'est comme ça que vous pourrez apprendre la pédagogie du dialogue interculturel à vos élèves ! La rencontre, le respect de l'autre, ça ne se fait pas par des discours, ça se montre ! C'est une question d'exemplarité (même si cette notion sent un peu la naphthaline).

Va-t-on obtenir des subventions complémentaires pour réaliser tout ça ? Probablement pas, malheureusement, les ressources étant ce qu'elles sont, même si les responsables, à quelque niveau de décision qu'ils soient, auraient tout intérêt à se préoccuper davantage de la qualité du travail, du bien-être, des pathologies professionnelles et de l'organisation de l'entreprise. Une « bonne gestion de la diversité » et une « gestion de la bonne diversité » participent à cette qualité du travail. À mon sens, nous sommes sinon condamnés, du moins voués à aller dans cette direction-là. ■

Le choc des ignorances...

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Trop souvent, on ne connaît pas sa propre religion ou sa propre culture.

Pour **Radouane ATTIYA**, professeur de religion islamique et assistant au département des Sciences de l'Antiquité/langues arabes et études islamiques à l'ULG, c'est en entamant le dialogue que l'on peut découvrir l'autre et se découvrir soi-même¹.

À l'heure actuelle, dès qu'on parle de « vivre ensemble », très vite, on évoque les attentats de Daesh. Ne peut-on pas avoir l'impression qu'on a attendu ces événements tragiques pour que le vivre ensemble devienne une question cruciale ?

Radouane ATTIYA : Nous avons en toile de fond la vraie question, l'islam, dans une de ses déclinaisons qui pose problème à travers le monde, et plus particulièrement dans l'espace européen. Le vivre ensemble est un fait aujourd'hui. Nous vivons ensemble. La question à se poser devrait être : « *Comment devrions-nous vivre ensemble ?* » Nous cohabitons dans certaines régions d'Europe et du monde, mais les modèles intégrationnistes, assimilationnistes ou multiculturalistes ont leurs limites. La vraie question aujourd'hui est : quelle est la place de l'islam, de manière générale dans l'espace européen ? Or, j'ai l'impression qu'on élude cette question pour poser celle du vivre ensemble.

C'est le cas aujourd'hui dans le cadre des cours philosophiques, à travers des décrets, pour essayer d'arriver à des accommodements. Cette dernière décennie, les débats sur le port du voile ont accru la visibilité d'une religion qui, aujourd'hui, s'affirme. Or, dans des sociétés sécularisées, laïques, la place du religieux est censée se faire beaucoup plus timide. Mais les religieux des différentes confessions, des différentes obédiences ne l'entendent pas de cette oreille et voudraient plutôt exprimer leur foi dans une liberté cadrée, bien sûr, par la loi. Ce sont des sujets complexes, et nous sommes rattrapés par une conjoncture internationale, avec des agendas politiques différents, ce qui rend le débat encore plus compliqué.

Qui dit vivre ensemble positif dit aussi nécessité d'un réel dialogue. Vous avez évoqué une série d'éléments indispensables à cela : l'authenticité, la spontanéité, le courage de la différence et l'affirmation de soi...

RA : Le dialogue interreligieux doit essentiellement se faire aujourd'hui, me semble-t-il, sur des bases culturelles. Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas eu de vrai débat de cet ordre-là. On peut aussi évoquer un autre dialogue, qui se situerait également dans le registre culturel et doctrinal. Dans le cadre des cours philosophiques, les professeurs de religion islamique ou les personnes qui interviennent dans les associations culturelles sont souvent convoqués pour clarifier certains points qui sont étroitement liés aux rites ou à la doctrine. Avoir le courage de la différence implique un dialogue authentique et attentif au projet de vie de chacun, de sa ou ses culture(s). Nous sommes face à des générations parfois tiraillées, mais surtout riches de plusieurs cultures. Il y a un partage, aujourd'hui, au sein de cette société. Elle est multiculturelle et doit s'accepter comme telle, et cela n'exclut pas une certaine affirmation de soi.

Une des difficultés évoquées à propos du dialogue, c'est la méconnaissance que les uns et les autres ont souvent de leur propre religion, mais aussi de leur propre culture, et finalement, d'eux-mêmes...

RA : L'échange permet la découverte de l'autre, mais aussi de soi. J'apprends à me connaître en connaissant l'autre. J'aime beaucoup la formule « choc des ignorances ». Il doit laisser place à un dialogue des ignorances. Personne n'a la science infuse. Mieux connaître l'islam ou la culture chrétienne est un vaste chantier. Laissons-nous tenter par cette rencontre...

Mais cette rencontre est parfois très difficile, quand l'une des parties s'enferme dans ses certitudes...

RA : Cette question renvoie à l'autorité de la figure religieuse. Qu'il s'agisse d'un théologien, d'un imam, d'un prédicateur ou de l'autorité du texte, lorsque vous êtes, par exemple, face à des élèves qui convoquent une norme, textuelle ou discursive, il est difficile de rivaliser ou de contrecarrer cette norme et cette lecture binaire qui distingue ce qui est interdit de ce qui ne l'est pas. Lorsque vous essayez tant bien que mal de décortiquer, de déconstruire et d'apporter d'autres éléments de réponse, d'autres lectures possibles, on voit qu'un clivage s'opère, et cela nécessite beaucoup de pédagogie, de courage et d'optimisme !

Vous parlez aussi de la « blessure narcissique » du monde arabo-musulman, qui se traduit encore aujourd'hui dans de récents manuels scolaires...

RA : Cette « blessure narcissique » est un concept que j'emprunte à un auteur chrétien arabe qui nous a quittés cette année, Georges TARABICHI, qui a été l'un des premiers à traduire Freud en langue arabe. Il avait aussi la particularité de bien connaître l'héritage musulman. Il situait cette blessure narcissique à partir de l'expédition napoléonienne, en passant par les colonisations et la création de l'État d'Israël. On pourrait ajouter le 11 septembre et tous les attentats que nous connaissons aujourd'hui. L'exemple du manuel scolaire publié en 2015 en dit long sur les messages de haine explicites qui continuent à être véhiculés, et les États arabo-musulmans ont encore beaucoup à faire à ce niveau-là.

Mais il y a aussi des éléments positifs. Le Maroc a récemment opéré un glissement dans la dénomination du cours de religion islamique, qui s'intitule aujourd'hui « éducation religieuse », avec pour visée une ouverture sur la diversité confessionnelle. C'est un pas énorme ! On constate la même chose en Tunisie. L'Égypte est également consciente de la nécessité d'un changement. Et dans certains pays de la péninsule arabique, des cours d'éducation à la citoyenneté voient le jour. Mais face à la pléthore de manuels religieux qui continuent à nourrir et à structurer les mentalités, le travail est loin d'être terminé ! ■

.....
I. Il participait, avec Ignace BERTEN et Louis-Léon CHRISTIANS, à une table ronde intitulée : « *Le dialogue interreligieux et interconvictionnel à l'école* ». Lire les pages qui suivent.



Photo : François TEFNIN

L'école, lieu d'apprentissage de la culture du débat

Edith DEVEL

À l'image de la société, l'école devient de plus en plus multireligieuse, multiconvictionnelle, tant à travers ses élèves qu'à travers ses équipes éducatives.

Pour le **Père Ignace BERTEN**, l'école a un rôle fondamental à jouer dans l'apprentissage de la culture du débat, du dialogue, car c'est un processus qui n'est pas forcément spontané. Pour ce dominicain, un vrai dialogue suppose la capacité de s'exprimer soi-même, de pouvoir dire d'où l'on vient et ce que l'on est, ce en quoi on croit. Autant d'expressions qui ne vont plus de soi. Cependant, cela peut s'apprendre, notamment à l'école. Mais pas uniquement. L'expression des convictions peut aussi se travailler dans les associations de jeunesse, les centres culturels...

Il importe également de pouvoir nouer un dialogue entre les professeurs ou élèves qui ne sont pas religieux : « [...] *il faut susciter à la fois le dialogue entre chrétiens et musulmans, mais aussi faire de la place à cette expression agnostique et éventuellement athée, dans le respect de ceux qui ne croient pas.* » En acceptant la diversité de la société, nous parviendrons plus facilement à voir cette dernière comme étant traversée par les valeurs partagées.

Réinvestir la culture chrétienne

Selon I. BERTEN, aujourd'hui, beaucoup de jeunes n'ont plus les instruments pour comprendre la culture chrétienne, alors que notre société européenne en est fortement empreinte. Il estime que le cours de religion, loin d'être une catéchèse, a une triple responsabilité : d'information, de connaissance et relationnelle (dans la recherche de mise en dialogue). Pour lui, « [...] *il est important de révaloriser la Bible comme monument culturel de notre histoire [...] Il est important de resituer la Bible dans cette tradition culturelle, et pas seulement comme élément-source de la foi.* » ■

Des balises pour réussir

Brigitte GERARD

Quelle place le droit laisse-t-il aux religions et au dialogue interreligieux à l'école et dans la société ?

Morceaux choisis de l'intervention de **Louis-Léon CHRISTIANS**, professeur des droits de religions à l'UCL¹.



Photo : François TEFNIN

La place du religieux et des religions en Belgique

« La place des religions a été d'emblée reconnue dans la Constitution belge, mais les constituants n'ont pas énoncé de principe, tel que la laïcité en France, par exemple. L'Europe est faite d'une diversité de modèles, ce qui fait sa richesse. Le seul point commun est de dire que la démocratie n'est pas compatible avec la théocratie. L'avantage du modèle belge, c'est qu'il a pu évoluer avec le temps et intégrer le protestantisme, le judaïsme, l'islam, l'orthodoxie et le bouddhisme. On a réussi à faire fructifier ce modèle belge pluraliste. Certains diront d'ailleurs aujourd'hui qu'il est impossible de continuer à le faire fructifier, parce que la diversité sociale devient trop importante. »

Le dialogue interreligieux dans le droit

« Depuis 2008, il y a une sorte de mode, aussi bien des pouvoirs publics nationaux qu'au niveau du Conseil de l'Europe, pour susciter des dialogues. En même temps, on voit apparaître de façon juridique les premiers contentieux de ce genre d'initiatives. Il y a donc intérêt à donner des règles pour que ces mécanismes se déploient avec justice, justesse et efficacité. Je vois deux intérêts à une intervention du droit. D'abord, un intérêt symbolique. Cela crée une sorte de potentiel enthousiasme un peu indéfini. La deuxième fonction majeure du droit, c'est la sanction, la mise en efficacité. Mais peut-on vivre le dialogue dans un cadre qui est celui du jeu de la sanction ? Ce n'est sans doute pas le lieu idéal. Il faut un cadrage de justice, mais le droit ne doit pas être le cœur du processus du dialogue. »

Et à l'école ?

« Différents décrets, dont le Pacte scolaire, ont fixé des règles, mais encore faut-il vérifier si elles sont mises en œuvre et comment elles sont contrôlées dans leur application. La façon dont, à l'école publique, le cours de citoyenneté et de philosophie va se déployer entraînera inéluctablement un moment de contentieux judiciaire, qui sera l'occasion d'une réflexivité sociale, de retourner sur les pratiques. Nous sommes pour le moment dans une phase de crispation, pas dans une phase de dialogue. L'enjeu du maintien des cours de religion et du cours de citoyenneté est de passer d'une diversité imaginée à une diversité réellement mise en œuvre. Imaginer ce que seraient la liberté et la diversité sociale sans jamais donner la parole aux acteurs de cette société dans leur diversité et dans leurs convictions, c'est un leurre. »

Les limites dans le droit européen

« Les évolutions sont relativement convergentes en Europe : on se dirige vers une déconfectionnalisation et une entrée en dialogue. La Cour européenne des Droits de l'homme et le Conseil de l'Europe préconisent le pluralisme. Pour ce dernier, il n'y a aucun leitmotiv plus précis. La Cour reconnaît que chaque État est en recherche, et elle estime que la place des religions, du dialogue à l'école, est essentielle. Elle émet simplement

des balises : le droit au secret des convictions de l'enfant et sa vulnérabilité. Le droit belge laisse une certaine marge de liberté. Il y a un contrôle international. La Cour mesure aussi le taux de pluralisme d'une société. Un État qui organise un enseignement public et subventionne un enseignement privé n'est pas jugé de la même façon qu'un État qui n'organiserait qu'un enseignement public. Il y a donc une grande diversité, il y a partout un effort d'imagination à faire, des expériences à mener, tout en respectant les balises du droit européen. » ■

1. Il est également président de l'Institut de recherche pluridisciplinaire RSCS (Religions, spiritualités, cultures, sociétés) et membre du bureau du Centre interdisciplinaire d'étude de l'islam dans le monde contemporain (CISMOC).

Trois questions à Louis-Léon CHRISTIANS

Le modèle belge pluraliste devient-il impraticable ?

LLC : Certains disent que si on devait prendre en compte tous les groupes de 10 000 personnes, il faudrait vingt cours de religion différents ! Le pluralisme est devenu impraticable, parce qu'il est devenu trop fin. Le reproche qui a été fait au pluralisme belge, c'était sa pilarisation, que chacun était captif de sa conviction et de son univers. L'enjeu essentiel du dialogue, c'est précisément d'avoir un pluralisme non pilarisé, qui est aussi un thème de l'enseignement catholique : le pluralisme situé.

Les enseignants qui abordent la diversité en classe s'exposent-ils à des risques au niveau juridique ?

LLC : C'est délicat. Je suis surpris de voir qu'on peut créer du contentieux, comme en Norvège. Les élèves d'une classe allaient visiter une synagogue, puis une mosquée, mais des parents n'étaient pas d'accord. La Norvège a été condamnée. Elle avait argumenté que les parents pouvaient refuser que leur enfant participe à ces visites. La Cour a répondu que du coup, leur portrait-robot apparaissait ! L'Europe laisse de la liberté, on peut tester des choses, mais il y a des limites sur des droits individuels. Il faut vivre la diversité, mais pas en identifiant dans la classe qui est le petit musulman, le petit juif ou le petit catholique. On doit pouvoir parler de différentes religions ou convictions sans identifier les enfants.

Faut-il imposer d'autres règles en la matière ?

LLC : Le droit européen n'a jamais reconnu un droit individuel à la diversité des cours de religion à l'école. Ce qu'il ne faut pas faire, pour la Cour européenne des Droits de l'homme, c'est atteindre le niveau d'endoctrinement. Le nouveau cours de citoyenneté devra passer ce test. Concernant ce cours, il n'y a, dans le référentiel du primaire, aucune référence aux religions. Un fossé est en train de se creuser. Si l'idée est que le cours de citoyenneté parle de tout sauf de religions, et que celles-ci sont laissées au cours de religion, il manque une pièce au puzzle ! **BG**

Projet

Prévenir le harcèlement pour un meilleur vivre ensemble

Élise BOUCHELET et Conrad van de WERVE

Le projet « **Écoute'Émoi** » a été mis en place il y a un an à l'Institut de la Providence à Wavre¹. Depuis, le climat général de l'école s'est considérablement amélioré. Formée au phénomène de harcèlement et au processus « *No blame* », soit pas de punition pour le harceleur, l'équipe composée d'une vingtaine de professeurs et d'éducateurs a multiplié des activités de prévention, tant auprès des élèves que des parents et de l'équipe éducative.

Une procédure qui fait ses preuves

« *Dix demandes d'intervention sont parvenues au groupe d'entraide, lesquelles ont été traitées avec des effets très bénéfiques*, explique **Nathalie TOTIN**, professeur et membre d'« Écoute'Émoi ». *Grâce aux jeux de rôles, nous parvenons à sensibiliser élèves et professeurs à la problématique de harcèlement et à cette procédure de « non-sanction ». Avec elle, c'est la dynamique de la classe que nous parvenons à changer.* »

Une implication essentielle des enseignants et des éducateurs

Le groupe, formé sur base volontaire, a d'emblée perçu l'utilité de l'initiative du projet, soutenu totalement par la direction qui veille à sa bonne représentativité. Chacun de ses membres a à cœur de s'investir, souvent en dehors des heures scolaires : « *Chacun s'implique, parce qu'il sait que c'est important et que cela porte ses fruits.* » ■

¹ Cf. *entrées libres* n°107, mars 2016, p. 10

Et vous ?

Comment vivez-vous l'école du « bien commun » ?
Comment la percevez-vous ? Nous vous donnons la parole.

Béatrice FLORENCE, enseignante à l'HENaLLux, département pédagogique de Malonne :

« Je suis venue ici en tant que citoyenne d'abord, maman ensuite, et en tant qu'enseignante en matière de diversité culturelle. Les tensions dans mon cours sont parfois très vives, surtout dans le contexte actuel. Il faut pouvoir apporter des réponses nuancées. L'école a un rôle d'éducation au respect de tous, quelle que soit son origine ; elle doit être un lieu de mixité sociale où on accepte chacun, tant dans le rang des élèves que du côté des enseignants. Le dialogue doit avoir une place dans les classes, on doit pouvoir s'ouvrir à l'autre, sortir un peu de ce qu'on entend à la maison ou sur les réseaux sociaux, et essayer de se remettre en débat au sein de la classe. »

Christian SCHANDELER, conseiller pédagogique pour le diocèse de Namur-Luxembourg (secondaire) :

« On travaille beaucoup sur le thème du vivre ensemble à l'école. Comment mettre en place une autorité bienveillante au niveau du cadre éducatif ? On se rend bien compte que les enseignants sont de plus en plus en difficulté. L'école a un rôle éducatif. Beaucoup d'enseignants ont tendance à vouloir le déléguer uniquement aux éducateurs, mais il est indispensable de pouvoir mettre en place un cadre qui permette les apprentissages. Le rôle de l'école est d'autant plus fort aujourd'hui que les normes qui existent dans les familles ne sont plus toujours les mêmes. »

Ghislain VAESSEN, membre du PO du Collège Notre-Dame de Gemmenich :

« Ce sont des questions qu'on se pose sans doute plus au niveau d'une direction d'un collège ou des professeurs que du PO, mais c'est tout de même intéressant de nous tenir au courant des problèmes rencontrés. Le rôle de l'école est important en matière de vivre ensemble. Dans l'intervention des différents orateurs, on a bien compris qu'elle ne peut pas tout, mais est certainement partie prenante pour pas mal de choses, sur ce que peut être la vie en communauté et, pourquoi pas, sur la recherche de soi-même. » ■ BG

Outil

« Je », « Tu », « Nous » : amorcer le dialogue à partir des affiches de pastorale scolaire

Élise BOUCHELET, avec Conrad van de WERVE

La Commission interdiocésaine de la pastorale scolaire (CIPS) a dévoilé sa nouvelle campagne d'affiches pour 2016-2017, à l'occasion de l'Université d'été¹.
Thème de cette année : le bien commun.

Traces

Les traces de cette 12^e Université d'été sont disponibles sur <http://enseignement.catholique.be> > Traces Université d'été

Vous y trouverez des retranscriptions de conférences, des captations vidéo, ainsi que des interviews.

« Déclinées avec une même interpellation : « Et toi ? », la série d'affiches vise à interroger le lien entre l'attention à l'autre, la qualité des relations interpersonnelles et la dimension collective, explique **Anne-Catherine MARICHAL**, du Service diocésain de Liège et membre de la CIPS. On va donc réfléchir à : « comment je rentre en communication avec l'autre », « qu'est-ce que pour moi une relation »... On va progressivement aller du « Je » vers le « Tu », vers le « Nous », et réfléchir à la manière dont on peut construire ensemble et pérenniser une relation. »

Dans le contexte particulier de la mise en place du référentiel d'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté (EPC), l'équipe de Pastorale scolaire revient au sens premier de ce qui la définit, à savoir être un support de réflexion globale du vivre ensemble dans l'école. « De manière concrète, reprend A.-C. MARICHAL, on invite les enseignants à se rendre sur le site de l'animation pastorale² et d'y prendre, s'ils le souhaitent, les pistes qui ont déjà été réfléchies. Y figurent également des réflexions de textes d'auteurs, des réflexions par rapport à des animations à faire en classe et pouvant déboucher sur d'autres questionnements, et pourquoi pas, pour nourrir des journées pédagogiques avec des enseignants. »

Réalisées par une élève de 5^e secondaire en infographie à l'Institut Saint-Luc de Bruxelles, les affiches se veulent simples et efficaces : des doigts, sur lesquels ont été dessinées des émoticônes pour susciter la parole et faire naître le dialogue. ■



1. Tout comme l'Institut de la Providence à Wavre (cf. p. 7), la CIPS participait à l'expo « Un singulier parcours pluriel ».

2. <http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Pastorale scolaire

Couvrez ce singulier

que je ne saurais voir...

François TEFNIN

Chaque année, elle revient. Comme une hirondelle au printemps, sauf qu'elle, elle a choisi l'été pour resurgir. Elle se veut université dont elle squatte le campus néolouvaniste, et cette alma mater sort un latin de son chapeau pour nous dispenser de cursus, de symposium, de numéris clausus, d'honoris causa et de tout le toutim. Bref, une université du troisième type – je ne dis pas du troisième âge – sans doyen donc, mais néanmoins bien en chaire et dont la seule faculté pour laquelle on lui décerne la palme – académique, bien sûr ! – est de ne diplômé que des gagnants. Les participants constituent donc une vasque de médaillés, un bassin de promus, un bac à lauréats. Tous reçus ! Mais attention, récipiendaire ne signifie pas pot de vide.

Un thème ravigotant, et les cerveaux ne risquent pas de se mettre en mode veille. La preuve encore cette année : « *Du singulier au pluriel* ». On se croirait en pleine leçon de grammaire. Mais ici, hors sénat, point de chanson douce. À douze on devient apôtre du pluriel, alors que le singulier possède tant de charme... Surtout, comme l'affirme le freudien DUTRONC, quand il s'agit de moi, et moi, émoi ! Quand on se sent comme chez soi, on se trouve unique, original. Mais attention, de là à se retrouver seul, il n'y a qu'un pas. Pas un pas de deux forcément. Parce qu'à deux, le *je* doit se coltiner le *tu*. Et quand vint le *tu*, même si tu te tus, tu tutoies

l'autre. Un autre qui vous voit parfois comme un alter égo. Avec le risque du même. *À fortiori*, si le *tu* m'aime. À ce jeu, où démarre le *tu* et où s'amarre le *je* ? Selon Oscar WILDE, « *On ne fait plus qu'un ; oui, mais lequel ?* » L'alternative est que l'autre traite le *je* comme un tiers. Mais pour qu'il y ait tiers, il faut un *il*.

Et là, les relations s'emmêlent les pinceaux. Et qui dit pinceaux dit peinture, dit tableau. Et qui dit tableau nous ramène à l'école. « *À l'école du bien commun* », nous suggère le titre de l'Université d'été. Le commun serait-il donc à portée de main ? Demain ? Pas sûr ! Paradoxe : pour bâtir du commun, il convient de se lever comme un seul homme. Et non comme un homme seul, même si c'est plus facile de faire du commun à soi tout seul. Dès lors, tous

pour un et un pour tous ! Pour tous, c'est vite dit. Gare à l'illusion du tous qui tousse toujours quelques récalcitrants. Et puis, il ne faut pas confondre le pluriel et le commun. Le commun est un singulier pluriel, celui où chacun accepte de se délocaliser de son *je* jusqu'au *nous*, et voit ensuite un peu d'eux en nous. Nous-eux : un nœud qui unit plutôt qu'une fatalité à trancher comme le légendaire nœud gordien.

Si une hirondelle ne fait pas le printemps, peut-être qu'une université de saison, à défaut de se muer en Alexandre le Grand, peut plus modestement se convertir en tricoteuse du bien commun. Un point à l'endroit du vivre ensemble. Un point à l'enfer de l'exclusion. ■

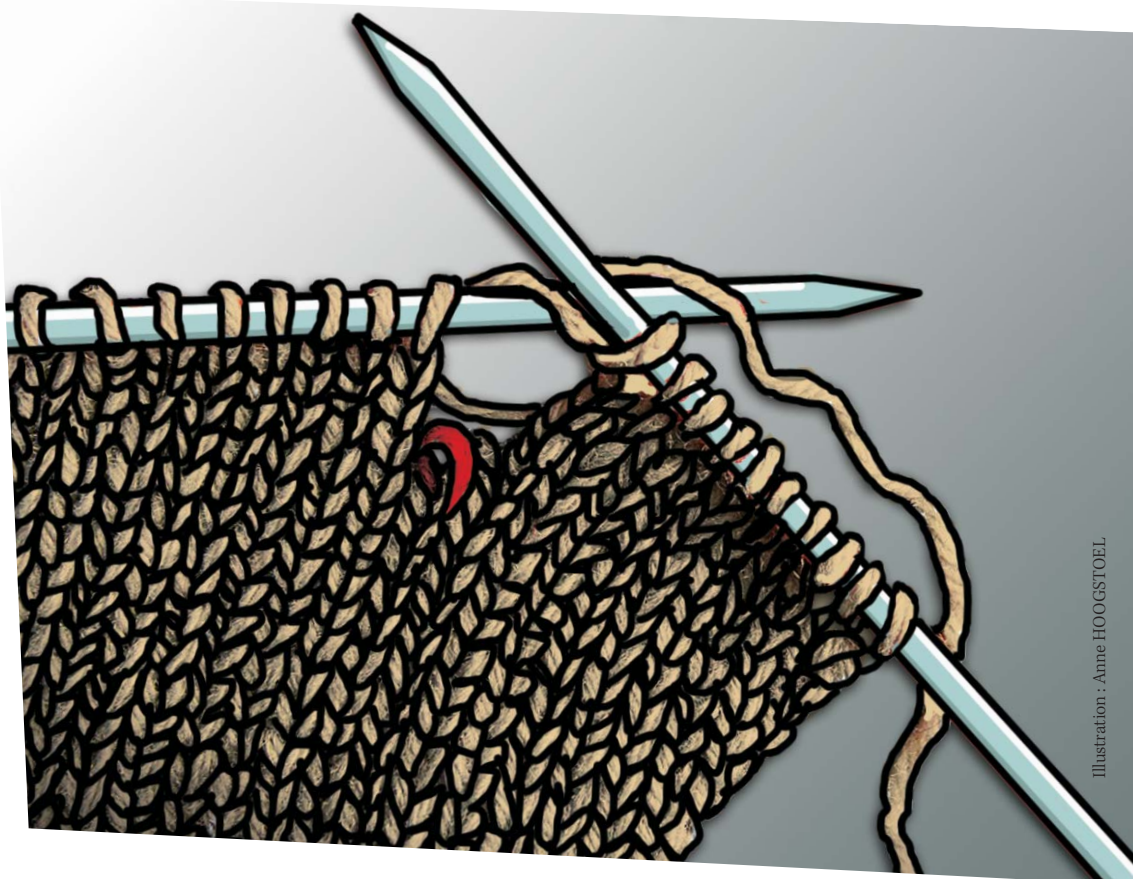


Illustration : Anne HOOGSTOEL

Un pas de plus pour Prof'Essor !

Interviews : Conrad van de WERVE

Texte : Brigitte GERARD

C'est en 2014 que le programme *Prof'Essor*¹ a pris son envol dans plusieurs écoles fondamentales catholiques bruxelloises, suscitant immédiatement un vif enthousiasme auprès des directions et enseignants concernés. Depuis, encouragée par ce succès, la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique (FédEFoC) a entamé la diffusion, dans les trois autres diocèses, de ce programme destiné à aider les enseignants à partager et à collaborer afin d'améliorer leurs pratiques.

Les trois outils qui sont à l'œuvre dans ce processus ont trouvé leur place, en deux ans, dans une quarantaine d'écoles et auprès de 1000 enseignants : le tableau blanc, qui leur permet de déposer leurs préoccupations pédagogiques, leurs

souhaits et de les traduire en objectifs et actions ; les visites pédagogiques, durant lesquelles un enseignant va observer dans la classe d'un collègue une pratique particulière, un élève en difficulté... Visites qui sont suivies d'un feedback soulignant les points forts et les points d'amélioration, ainsi que des pistes éventuelles. Et troisième outil, les partages pédagogiques permettent de formaliser des réflexions, des recherches, des nouvelles pratiques.

Le projet propose également aux enseignants des différentes écoles d'échanger lors de rencontres interécoles. Dans chaque établissement, des conseillers pédagogiques jouent le rôle de coachs et forment les enseignants à ces nouveaux outils, pendant une période de 8 semaines.

Suscitant une réelle transformation et un changement de culture au sein des équipes éducatives, *Prof'Essor* n'a pas fini de se développer. 172 écoles sont d'ores et déjà candidates pour s'engager dans le programme, et la FédEFoC prévoit de toucher 2000 enseignants d'ici fin juin 2017. Ce n'est donc pas une surprise que la ministre de l'Enseignement, Marie-Martine SCHYNS, se soit rendue dernièrement dans deux écoles qui ont démarré *Prof'Essor* il y a un an : l'École libre de Romsée, et lors de cette rentrée, Saint-Martin à Assesse. ■

1. Voir aussi *entrées libres* n°96 (p. 14) et n°103 (p. 5)

Trois questions à... Marie-Martine SCHYNS, ministre de l'Enseignement

Que retenir-vous du dispositif *Prof'Essor* ?

Que le travail collaboratif est possible, sur base volontaire des enseignants, mais avec une très bonne formation en amont, une volonté de l'ensemble de l'équipe pédagogique et des conseillers pédagogiques, qui peuvent coacher et suivre la manière dont on implémente le projet dans les écoles. Cela demande du temps, mais une dynamique s'enclenche et les gains sont beaucoup plus importants que les coûts.

Que penser de la démarche d'aller dans la classe d'un collègue pour observer son travail ?

Souvent, les enseignants ont du mal à accepter qu'un collègue vienne les voir pendant leurs cours, mais ici c'est bien cadré, et le feedback doit se faire dans certaines circonstances. Et puis, on observe pendant 10-15 minutes, pas une heure complète ! On le fait aussi avec un objectif bien précis : par exemple, voir comment l'enseignant travaille l'explication des consignes.

Ces réflexions peuvent-elles vous être utiles, notamment dans le cadre du Pacte ?

Bien sûr. La question du travail en interdisciplinarité, en interne dans une école, est vraiment au cœur du Pacte, tout comme la question de la valorisation du métier d'enseignant. Ici, il y a énormément d'écoles et plus de 1000 enseignants qui sont entrés dans la démarche. À partir du moment où les échos sont constructifs et où on sait que beaucoup d'écoles sont demandeuses d'entrer dans le processus, on bénéficie d'un laboratoire de ce qui fonctionne et de ce qui pourrait se généraliser avec le Pacte. ■



Photo : Conrad van de WERVE

Dominique DEVLIEGER, directrice de l'École libre de Romsée :

« Mes enseignants se sont impliqués dans ce projet de façon très enjouée, très réceptive, ils étaient très motivés. Ils avaient déjà l'habitude de concerter, mais par cycle ou par année, tandis qu'ici, la verticalité est vraiment possible, avec des ponts entre maternelles et primaires, les enseignants spéciaux et les autres. On ose plus se parler, aller dans les classes, demander l'aide des collègues... Les rencontres interécoles permettent aux directions, aux CP et aux enseignants de se rencontrer et de voir, dans les différentes écoles, la manière dont le programme est vécu, ce qu'ils ont gagné, les couts physiques, pédagogiques, de pouvoir débriefer et d'enrichir leur fonctionnement personnel. »

Léon VERPORTEN, enseignant à l'École libre de Romsée :

« Le tableau blanc est l'outil principal, c'est l'axe qui permet de tout faire tourner. On se retrouve chaque semaine autour de cet outil et à partir de là, des décisions se prennent. Les visites dans les classes, c'est surprenant et intéressant, parce qu'elles permettent de voir d'autres façons de travailler, de répondre à des questions, dans un cadre bien fixé d'avance. Prof'Essor a donné un petit coup d'accélérateur à certains projets qui sommeillaient dans les cartons. Dans la façon d'enseigner, il n'y a pas encore vraiment d'influence, mais plutôt au niveau du partage des pratiques. »

Ils l'ont dit...

Xavier COSTER, directeur de l'École spécialisée Sainte-Claire à Huy :

« C'est un projet très intéressant, surtout pour l'enseignement spécialisé, car il permet de confronter l'équipe enseignante et l'équipe paramédicale. Le projet a été très bien accueilli. Les enseignants apprécient particulièrement les visites pédagogiques. C'est très intéressant, pour la personne observée, de recevoir un feedback précis sur une observation décidée à l'avance, de pouvoir réfléchir à des pistes d'amélioration et éventuellement, de se rencontrer ensuite pour faire des partages pédagogiques. Les rencontres interécoles sont utiles car on apprend à se connaître. Je retiens surtout l'aspect convivialité de ces moments, la rencontre avec d'autres équipes éducatives. Et des enseignants ont créé des affinités avec ceux d'autres écoles. »

Nathalie JACQMAIN, conseillère pédagogique et coach à l'École libre de Charneux :

« J'ai vu de très jolies choses : des enseignants qui se parlent, une directrice qui prend sa place de pilote pédagogique, qui fait tout pour que ça se passe bien, qui met en place toute la logistique. J'ai vu des enseignants qui se parlent de pédagogie, qui se renvoient des feedbacks très constructifs, qui se disent de belles choses, mais aussi des choses qui fâchent... »

Thierry SCOYER, directeur de l'École Saint-Martin d'Assesse :

« Prof'Essor a un impact positif sur l'école. Le tableau blanc est essentiel. L'équipe partage et propose des choses, tout ne vient pas du directeur qui impose. C'est un grand progrès : les initiatives des professeurs sont accueillies très favorablement. Les institutrices ont aussi appris à se parler de pédagogie, avec bienveillance. On a appris à s'accepter l'un l'autre et à s'améliorer un peu plus chaque jour. Ce sont des moments précieux, qui améliorent les concertations. »

Anne ROMEDENNE, institutrice maternelle à l'École Saint-Martin d'Assesse :

« Le tableau blanc nous aide à structurer, à garder une trace... On se voit avancer, on barre ce qui a été fait. On parle pédagogie plus que fonctionnement. Les visites pédagogiques ont été mon plus grand étonnement. Je me demandais ce que j'allais pouvoir apporter à mes collègues de primaire. Et finalement, quand elles sont venues, ce qu'elles en ont retiré au niveau du feedback, ce que j'en ai reçu, c'est extraordinaire ! Je faisais des choses dont je ne rendais pas compte et qui vont les aider. »

Bénédicte LESUISSE, institutrice primaire à l'École Saint-Martin d'Assesse :

« Prof'Essor est très enrichissant, très porteur, très dynamisant. J'abordais les visites pédagogiques avec un peu de crainte, mais finalement, ça m'a permis de découvrir le travail de mes collègues de maternelles, leur professionnalisme. Cela permet de développer la confiance dans l'équipe. Les conseillers pédagogiques nous prennent en charge dès le départ et nous font découvrir les outils de Prof'Essor, petit à petit. Notre coach a été très à l'écoute de nos besoins, elle a toujours essayé de répondre à nos attentes, tout en nous apportant les outils dont on avait besoin. » ■



Visite de la ministre
Marie-Martine SCHYNS
à l'École libre de Romsée

Handicap et citoyenneté

Jean-Pierre DEGIVES

« Ensemble, ensemble, même si l'on est différent »¹ Ces premières paroles de la chanson de Pierre RAPSAT résument bien une des dimensions importantes du projet éducatif de l'enseignement catholique. Cela ne va pas toujours de soi. Vivre avec l'autre, différent, cela s'apprend.

Lors de la dernière Université d'été, **Michel DUPUIS** rappelle : « *La diversité, ce n'est pas fait simplement par les goûts, les couleurs ou les opinions politiques. C'est aussi fait par les états de santé. Et c'est un élément tout à fait majeur.* »² Qu'en est-il dès lors des enfants, des adultes en situation de handicap en matière de vivre ensemble ? La société leur reconnaît-elle une égale condition à celle de tous en matière de citoyenneté ?

Un problème de justice sociale non résolu

« Aujourd'hui, il y a trois problèmes de justice sociale non résolus, dont la négligence dans les théories existantes semble particulièrement problématique [...] D'abord, il y a le problème de rendre justice aux personnes ayant des déficiences physiques et mentales. Ces personnes sont des individus, mais ils n'ont pas encore été inclus, dans les sociétés existantes, comme des citoyens sur une base d'égalité avec les autres citoyens. »³ Difficile de nier cette sentence de **Martha NUSSBAUM**, la philosophe politique américaine. **Stéphane LEYENS** et **Michel MERCIER** confirment : « *L'attention publique portée aux questions de justice sociale eu égard aux personnes handicapées reste très faible par rapport, par exemple, à celle qui est portée à la situation des minorités ethniques ou religieuses.* »⁴ En fait, en quels termes se

pose la question de la citoyenneté pour les personnes en situation de handicap ?

Les approches du phénomène du handicap

La première caractéristique est statistique : le phénomène du handicap touche une minorité de citoyens : +/- 500 000 en Belgique, 50 millions au sein de l'Union européenne, 500 millions à l'échelle mondiale. C'est bien une minorité, mais significative. Cette donnée confère un caractère d'« outsiders » aux personnes en situation de handicap. Elles sont différentes, pas dans la norme, voire considérées comme déviantes. Donc, toujours un peu non pas à côté du « normal », mais en-dessous.

Par ailleurs, le phénomène du handicap peut correspondre à deux approches différentes :

- *l'approche médicale et individuelle* : elle renvoie aux attributs de la personne. En matière de citoyenneté, différente des autres, la personne en situation de handicap devra s'adapter aux mécanismes démocratiques existants. Dans cette approche, le paradigme est l'insertion de bénéficiaires-usagers ;

- *l'approche sociale* : le handicap est le résultat d'une interaction entre l'individu et son environnement. Aujourd'hui encore, interaction essentiellement négative : les citoyens en situation de handicap sont confrontés tous les jours à un environnement qu'ils n'ont pas créé eux-mêmes, qui, pour une bonne part, n'a pas été créé pour eux, et auquel ils contribuent peu. En matière de citoyenneté, les

nombreux obstacles qu'ils rencontrent, tant physiques que psychologiques, sont le handicap principal. Dans cette approche, le paradigme est l'inclusion sociale de bénéficiaires-experts.

Quels enjeux ?

« *Tout l'enjeu de l'évolution actuelle est donc de pouvoir inscrire la dynamique d'émancipation au sein de l'expérience sociale. Il s'agit donc de prendre en compte la situation effective des individus en soulignant la continuité entre la dépendance, l'interdépendance et l'autonomie. À cette fin, la théorie des capacités développée par Amartya SEN et Martha NUSSBAUM offre la possibilité d'évaluer la mesure dans laquelle une société donne la réelle opportunité à chacun de s'épanouir.* »⁵ Autrement dit : quelle réelle opportunité de s'épanouir la société offre-t-elle aux citoyens en situation de handicap ? Deux réponses :

- d'une part, il s'agit de supprimer les obstacles qui empêchent l'exercice d'une citoyenneté responsable que ce soit en matière de droits, d'infrastructures, de revenus, de regards de leurs concitoyens... L'objectif est qu'ils puissent transformer les ressources, y compris les ressources spécifiques liées à leurs situations, en projet de vie ;

- d'autre part, il s'agit de les mettre en état de mobiliser une capacité d'agir à la



mesure de leur handicap, en les inscrivant dans un processus d'apprentissage qui y conduise. Ce doit être particulièrement l'ambition de l'environnement scolaire.

Les TIC comme outils de citoyenneté

Ce n'est pas la panacée universelle. En même temps, les Technologies de l'information et de la communication (TIC) peuvent être des outils de citoyenneté... ou non.

En effet, le risque est réel que les citoyens en situation de handicap soient du mauvais côté de la fracture numérique. Les TIC contribuent alors à l'exclusion plutôt que l'inclusion, et cette situation entrave l'accès à la citoyenneté. Mais les TIC peuvent aussi être des ressources précieuses dans trois domaines :

- celui de la réadaptation fonctionnelle : « *Les interfaces sont de plus en plus simples, et elles se manient tels des objets de la vie réelle ; on parle aujourd'hui d'interfaces intuitives. À ce titre, les écrans tactiles représentent une avancée majeure, l'interaction se déroulant directement sur*

l'affichage. Ce côté très intuitif associé à la suppression de la manipulation du pointeur via la souris permet donc d'envisager leur utilisation par des personnes porteuses d'un handicap mental, même important. »⁶ Elles permettent d'adapter l'ergonomie « homme-machine » à la spécificité « personne en situation de handicap-machine » ;

- comme outils d'expression pour les personnes déficientes mentales, que ce soit comme aides à la vie quotidienne ou comme ressources pour participer aux réseaux sociaux ou pour exprimer ses choix, ses émotions, ses expériences. Les TIC peuvent conduire ainsi à plusieurs formes d'expression artistique ;

- comme outils d'expression citoyenne. Les TIC permettent aux personnes déficientes sensorielles d'accéder, par exemple, à des enquêtes d'opinion ou aux réseaux sociaux. C'est le cas des vidéos,

des émissions de télévision, des questionnaires... en langue des signes pour les personnes sourdes, ou des tablettes et smartphones tactiles pour les non-voyants.

Martha NUSSBAUM a raison : l'accession à une pleine citoyenneté, pour la personne en situation de handicap, reste un problème. Cependant, l'approche du handicap s'inscrit de plus en plus dans une perspective d'inclusion sociale. Et les ressources, notamment les TIC, pour y parvenir se multiplient. Peut-être l'obstacle le plus résistant est-il notre regard sur nos concitoyens en situation de handicap... ■

1. Pierre RAPSAT, *Ensemble*, album « Dazibao », 2001
 2. Michel DUPUIS, *Apprendre à vivre ensemble comme enseignants : la gestion d'une équipe éducative dans sa diversité*, conférence à l'Université d'été de l'enseignement catholique, 19 août 2016
 3. Martha C. NUSSBAUM, *Frontiers of Justice*, The Belknap Press, Cambridge (MA), 2006, pp. 1-2
 4. Stéphane LEYENS, Michel MERCIER, « Handicap, citoyenneté et inclusion sociale », *La Revue Nouvelle*, n°3/2016, p. 30. Ce numéro consacre son dossier à cette thématique. Nous y faisons largement écho dans cet article.
 5. *La Revue Nouvelle*, art. cit., p. 38
 6. *La Revue Nouvelle*, art. cit., pp. 41-42



La Fondation pour l'Enseignement¹ relance le projet *Entr'apprendre*, en collaboration avec différentes fédérations sectorielles. Objectif ? Proposer aux enseignants des écoles techniques et professionnelles des stages leur donnant l'occasion de vivre, pendant plusieurs jours, la réalité d'une entreprise.

La seconde édition de l'initiative s'est clôturée en mai dernier. 15 entreprises de Bruxelles et de Wallonie ont accueilli 50 enseignants, issus de 37 écoles, dans différents secteurs. « *C'est une bonne occasion de voir ce que l'industrie attend de nous, mais aussi ce qu'elle nous propose, dont nous pourrions ensuite faire bénéficier nos élèves. L'intérêt de ce type de stage est indéniable pour les profs. On y apprend beaucoup du point de vue technique et technologique, ainsi qu'en termes de dynamique de travail.* » Voici ce que nous en disait un enseignant, interviewé lors de la première édition². Et l'enrichissement est mutuel. Plusieurs entreprises ont, en effet, tenu à souligner l'intérêt de cette expérience pour elles, évoquant notamment la fierté des membres de leur personnel appelés à montrer et à expliquer leur métier.

La Fondation pour l'Enseignement a récemment exprimé son intention de faire grandir ce projet qui a démarré en 2015, et de créer toujours plus de partenariats écoles-entreprises dans le but, explique-t-elle, de « *renforcer la qualité de l'enseignement qualifiant et la préparation adéquate de nos futurs jeunes talents* ». Et de conclure : « *C'est ensemble, et dans le respect des missions de chacun, que nous gagnerons ce pari !* » MNL

Intéressés ?

Nathalie DELPORTE – 081 83 03 27 ou nathalie.delporte@cfwb.be

Isabelle D'HONDT – 081 83 03 29 ou isabelle.dhondt@cfwb.be

1. Elle réunit toutes les fédérations de Pouvoirs organisateurs de l'enseignement obligatoire en FWB et les fédérations d'entreprises wallonne et bruxelloise. En savoir plus : www.fondation-enseignement.be

2. Voir *entrées libres* n°100, juin 2015, p. 11

FORMATION EN DÉFICIENCES SENSORIELLES

Dans le cadre de la formation continue de l'UCL, un module relatif aux « *déficiences sensorielles chez l'enfant et l'adolescent* » est organisé conjointement par l'IRSA (Institut royal pour sourds et aveugles) et l'UCL, d'octobre 2016 à février 2017. Il a pour objectif d'apporter une visée théorique et pratique aux professionnels concernés par les déficiences visuelles, auditives, la surdicécité ou le polyhandicap, sur le plan médical, cognitif, développemental et pédagogique.

La formation s'adresse à tout professionnel (enseignant, éducateur, agent PMS, logopède, ergothérapeute, kinésithérapeute, assistant social) ayant au minimum un niveau bachelier, et elle est également ouverte aux étudiants en psychologie, logopédie ou sciences de l'éducation. **BG**

Plus d'informations : www.uclouvain.be/481320

Tél. 02 373 53 96 (le mardi) - lucie.jonette@uclouvain.be

À VOS AGENDAS !

La Fédération de l'Enseignement de promotion sociale catholique vous convie à sa rentrée académique, le **lundi 17 octobre 2016 à 18h15**, à l'Auditoire Sainte-Barbe à Louvain-la-Neuve.

Thème : « *La valorisation des acquis : enjeux pour les adultes en reprise d'études, enjeux pour l'enseignement* »

Ce sera l'occasion d'entendre **Françoise de VIRON**, professeure à l'UCL, École d'éducation et de formation (EDEF), GIRSEF/RIFA (Recherche interdisciplinaire en formation d'adultes) : « *Travail et Formation* »

Inscription avant le 7 octobre 2016 :

<http://webservices.segec.be/feptosoc/rentree>

CANTINES

Le Service Public Wallonie organise, dans le cadre du **Plan REGAL** (Réduction du gaspillage alimentaire en Wallonie), un forum de rencontre entre les acteurs de la chaîne alimentaire. Celui-ci aura lieu le mercredi 19 octobre prochain (après-midi) à Jambes et portera sur le diagnostic et la mobilisation contre le gaspillage dans les cantines scolaires.

Cette invitation s'adresse aux directions, PO, enseignants... **CvdW**

Infos et inscriptions avant le 12 octobre (dans la limite des places disponibles) :

www.planregal.be
regal@spw.wallonie.be





CONCOURS THÉÂTRE

Le Théâtre Royal du Parc à Bruxelles offre aux lecteurs d'entrées libres deux places pour **Chaplin**, un voyage mental et émotionnel dans la vie de ce grand artiste. De Thierry JANSSEN, Jasmina DOUIEB et Othmane MOUMEN, à l'affiche du 17 novembre au 17 décembre 2016.

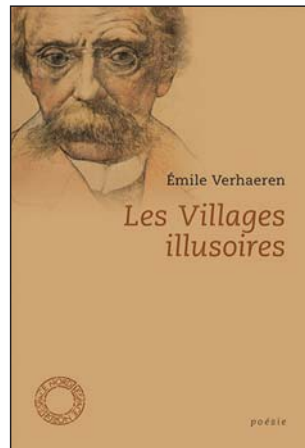
Étonnamment, jamais encore le personnage public de Chaplin et son double à l'écran, *Charlot*, n'ont été portés sur scène en Belgique. Aujourd'hui, le Théâtre Royal du Parc propose de découvrir ou redécouvrir l'homme qui révolutionna le cinéma, son personnage et son univers intemporel. Sans exploiter aucune œuvre en particulier, ni chercher à copier ou à imiter le petit maître à moustache, la pièce lui rend un hommage vibrant, par une œuvre originale. Peu de paroles mais de l'émotion, du rire, de la poésie, des clins d'œil à ses films. Chaplin racontait des histoires simples avec une efficacité géniale, allant à l'essentiel des émotions, passant du rire aux larmes d'un seul regard. Bien souvent, un geste suffit. Pourtant, derrière cette apparente facilité, il y a une précision d'orfèvre, un travail acharné et une persévérance stupéfiante. Que se passait-il dans la tête de cette première superstar de l'histoire du cinéma ? Comment créait-il ? Comment une idée naissait-elle ? Comment sortait-il d'une impasse lorsqu'il était en panne d'inspiration ?

Ce spectacle raconte l'histoire d'un homme en proie à de multiples doutes dans la vie, qui l'empêchent d'achever son œuvre. Pourtant, grâce à son imaginaire et les fantômes qu'il convoque, il finira par dénouer les nœuds de la scène, mais aussi de sa vie.

À gagner : 1X2 places pour le samedi 19 novembre 2016 (20h15)
Pour participer et répondre à la question en ligne
(avant le 19 octobre) : www.entrees-libres.be



[ESPACE NORD]



Émile VERHAEREN

Les Villages illusoirs

Espace Nord, 2016

D'inspiration très flamande, le recueil renferme certains des poèmes les plus célèbres du symbolisme belge. Dépeignant la déchéance des campagnes pendant l'industrialisation, ils marquent aussi, par le portrait qu'ils dressent d'une société en mutation, une véritable foi dans le progrès.

Les personnages du recueil, issus des mondes ouvrier ou de la paysannerie (passeur d'eau, meunier, forgeron, pêcheur, fossoyeur...), sont arrachés à leur détermination villageoise. On a affaire ici à un Verhaeren broyeur de syntaxe, forgeron de formules qui marquent, cracheur de mots sonores qui disent l'écartèlement du monde, les massacres intérieurs, les paysages déchirés, les cervelles à la torture. Verhaeren aussi des vents marins, des plaines mornes et des villages où les hommes dans leur métier grandissent aux dimensions du mythe...

Bref, un ouvrage à (re)découvrir en cette année du centenaire de la disparition du poète.

Choix de textes et postface de Christian BERG, professeur émérite (Université d'Anvers)

CONCOURS

Gagnez un exemplaire du livre ci-dessus en participant en ligne, **avant le 19 octobre**, sur www.entrees-libres.be

Les gagnants du mois de mai sont :

Thibaud BRAEM
 Geneviève LEFEBVRE
 Roseline LEJEUNE
 Kathy MOTTET
 Marie-Agnès PONCELET

ACCUEIL EXTRASCOLAIRE : TOUT SAUF ÉVIDENT !

C'est la rentrée ! Nombre de parents poussent un « ouf » de soulagement. Plus besoin de chercher tous azimuts où caser Juliette, Akim ou Marie-Charlotte, comme c'était le cas ces dernières vacances. « Chaque année, le casse-tête débute en avril, explique **Anne-Laure**, maman de trois enfants. Commencer par compiler les courriers, newsletters et autres informations des associations avec lesquelles nous avons l'habitude de fonctionner ; scruter les brochures, les affiches, les sites internet... à la recherche de nouveautés ; imprimer un premier planning avec toutes les options possibles par enfant. Suivent alors des échanges de tuyaux entre copines, le soir, via Facebook ou lors de la sortie des classes. Et c'est là que commence le véritable casse-tête... Comment choisir ? »

Mais il n'y a pas que pour les grandes vacances que c'est compliqué. Toute l'année, entre profession, école et vie de famille, les agendas sont parfois difficiles à concilier, et les congés des uns ne sont généralement pas suffisants pour couvrir ceux des autres. Comment parvenir à accorder les rythmes de chacun dans la famille ? La palette d'activités extrascolaires est large, mais faut-il que les enfants soient occupés en permanence ? Et quel est le poids de ces loisirs sur les dépenses familiales ?

Cette étude, parue dans le dernier numéro des *Nouvelles Feuilles Familiales*, propose d'entrer dans le quotidien des familles, entre travail, école et maison. Des témoignages de parents, des opinions d'acteurs de terrain illustrent à quel point la question de l'accueil de l'enfance durant le temps libre est un enjeu important pour la collectivité. **MNL**

« **Accueil extrascolaire** », dossier *Nouvelles Feuilles Familiales* n°116, vendu au prix de 10 EUR

Couples et Familles asbl, rue du Fond 127 à 5020 Malonne

Tél. 081 45 02 99 – www.couplesfamilles.be – info@couplesfamilles.be



SOMMES-NOUS VÉRITABLEMENT SORTIS DU RELIGIEUX ?

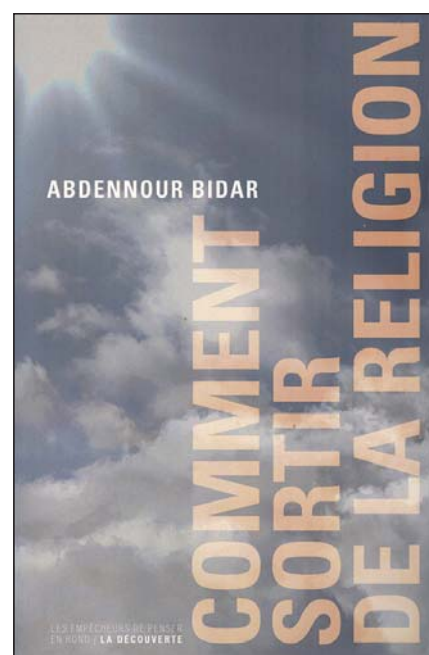
Dans cet opus, **Abdenmour BIDAR** retrace le parcours chaotique de la sortie du religieux, depuis la Renaissance jusqu'à l'expansion technologique du 20^e siècle. Il revient sur des questions essentielles à la compréhension de notre humanité, et surtout à la manière dont nous pouvons espérer envisager notre avenir.

Le monde dans lequel nous vivons est-il réellement sorti du religieux, comme le prétendaient certains philosophes ? Est-il véritablement devenu (dés)enchanté par cette sortie du « monde magique » de la religion, de la superstition ? L'homme, devenu l'égal de Dieu en développant à l'infini ses pouvoirs sur le monde et ses congénères, a-t-il pu mesurer, a-t-il eu conscience des conséquences catastrophiques de ses actes sur le plan économique, écologique, social... ?

Comment expliquer les poussées de religiosité dans différentes confessions, et surtout les exactions commises au nom de Dieu ?

Tant en Orient qu'en Occident, la « sortie de la religion » n'est pas encore réalisée, selon A. BIDAR. Il nous propose dans cet ouvrage des pistes intéressantes, légèrement teintées d'une « utopie bienveillante », pour sortir du religieux et accéder à une autre transcendance. **Fabrice GLOGOWSKI**

En savoir plus ? Version longue de cette critique sur www.entrees-libres.be



Abdenmour BIDAR

Comment sortir de la religion

Les Empêcheurs de penser en rond,
Paris, 2012

C'est notre histoire !



Livre exceptionnel,
écrit par une équipe
pluridisciplinaire
et bilingue de
26 chercheurs

Fruit d'une
collaboration entre
le Secrétariat général
de l'enseignement
catholique et Katholiek
Onderwijs Vlaanderen

À commander sur
[www.averbode.be/
identitesenevolution](http://www.averbode.be/identitesenevolution)

Pour rappel, chaque asbl Pouvoir organisateur recevra un exemplaire de ce livre.

L'humeur de...

Marthe MAHIEU

Souvenir de vacances

Mon amie Gwendoline m'avait invitée à passer quelques jours de vacances avec elle à Sète. La plage, le port, le cimetière marin, Brassens et Valéry... Comment résister ? Il y avait belle lurette que je ne m'étais plus baignée dans la Méditerranée. Le problème, c'est que j'avais depuis longtemps donné mes bikinis à ma fille, ne désirant nullement exposer en public mes bourrelets de ventre ni mes fesses ramollies. J'avais bien un maillot une pièce bleu marine, que je revêtais pour aller occasionnellement à la piscine avec l'un ou l'autre de mes petits-enfants. Mais voilà, j'avais dû récemment me faire enlever un mélanome suspect, et mon médecin m'avait interdit toute exposition au soleil. Et cette cicatrice sur la cuisse, souvenir d'une récente prothèse de hanche, pas très joli non plus !

La tenue que je m'étais confectionnée était parfaitement adaptée à ces contraintes : collant cycliste en lycra, liquette à bretelles sur laquelle j'avais enfilé une tunique à longues manches, et pour protéger de l'eau salée mes cheveux (teints) qui se raréfiaient, un délicieux bonnet de bain rétro à pétales, trouvé dans une friperie.

Installée sous un parasol, bavardant avec Gwendoline, je me réjouissais du moment où je ferais la planche dans la grande bleue. C'est à ce moment qu'arrivèrent les deux malabars, revêtus de l'uniforme de la police.

- Debout ! Enlevez-moi tout ça !

Je me demandais si c'étaient de vrais policiers... mais ils n'avaient pas l'air de rigoler ! L'un d'eux m'attrapa par le bras et

fit mine de m'arracher la tunique. L'autre me jetait des regards où affleurerait une certaine excitation.

- Holà, du calme, qu'est-ce qui vous prend ?

- Vous ne comprenez pas ? Il faut le dire en arabe ou quoi ?

Gwendoline s'interposa :

- Hé, mon amie est belge, que lui voulez-vous ?

Belge ? Les pandores se redressèrent. Ils se regardaient en répétant : belge, belge... Circonstance aggravante ? Ils scrutaient mon air vaguement métèque, mes yeux noirs, mon grand nez...

- Où habitez-vous ?

Pour les emmerder, je répondis (avec l'accent) :

- Molenbèk !

Je refusai d'enlever mon collant. Ils me traînèrent au poste. Dans le combi, ils se calmèrent et m'expliquèrent qu'un décret municipal obligeait désormais toutes les personnes de sexe féminin à montrer leurs fesses et leurs seins sur la plage.

- Vous comprenez, c'est une question de dignité de la femme !

Brassens a dû se retourner dans sa tombe... ■



Illustration : Anne HOOGSTOEL